

RAPPELER LES ENFANTS

ALEXIS POTSCHE

RAPPELER LES ENFANTS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

La dixième partie du chapitre «Les attentats »
a paru sous le titre « Un peu de silence » dans
« Les Cahiers pédagogiques » (n° 528, mars 2016).

ISBN 978-2-02-142008-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Au lecteur

Il sera probablement tentant de chercher à découvrir, derrière les noms de mes personnages, ceux de véritables élèves. Épargnez-vous cet effort : ce texte est une fiction et les élèves que l'on y croise sont des personnages, en ce sens qu'il s'agit de constructions qui n'ont pas d'équivalents dans la réalité – même si, bien entendu, la réalité n'est jamais très loin.

Un seul élève m'aura été inspiré par beaucoup, et nombre d'histoires, en apparence singulières, se répètent (malheureusement, parfois) dans la carrière d'un enseignant.

*À Frédérique C.,
professeure-documentaliste au collège C.-J. de M.,
qui fut à mon égard d'une infinie patience
et dont le regard a enrichi le mien.*

À celles et à ceux qui savent regarder.

PROLOGUE

Le père de Nawal

1

Ayse et Nawal vont souvent au CDI.

Elles s'y assoient face à face et disposent entre elles de gros livres compliqués qu'elles ne lisent pas. Penchées l'une vers l'autre, elles bavardent avec des airs de conspiratrices. On n'entend qu'elles, mais mal.

Ayse semble perpétuellement plisser les yeux, elle regarde le monde par une fente ; il doit lui sembler, parfois, terriblement horizontal. Les yeux de Nawal, eux, sont tout ronds, ils sont faits pour regarder des ballons.

M. Robert a de grosses mains dans lesquelles peuvent tenir de grandes choses ; il les abat parfois d'un coup sur son bureau lorsque l'on parle trop fort dans son CDI. On sursaute, on se tait. Mais Ayse et Nawal n'ont pas peur du bruit des mains sur les bureaux. Quand M. Robert s'avance vers elles et que l'on sent bien qu'il est fâché, elles l'accueillent avec commisération. Elles demandent : « Que

se passe-t-il, Monsieur Robert ? » et semblent même gênées, mais gênées pour lui et non pas pour elles. Elles disent cela comme elles pourraient dire : « Dites-nous ce que l'on peut faire pour vous, on peut sûrement vous aider. »

M. Robert de sa grosse voix fait taire les enfants et de ses gros doigts pointe la porte à ceux qui ne se taisent pas, mais Ayse et Nawal jamais ne se taisent. Elles discutent, justifient, contournent, détournent, négocient, compliquent, truquent, mais jamais ne se taisent, et M. Robert avec elles jamais ne crie : il discute, justifie, rectifie, argumente. Par-dessus les livres compliqués d'Ayse et Nawal, tout se met à plat comme les deux mains de M. Robert sur son bureau lorsqu'il jette des regards perplexes par-dessus son ordinateur.

Ayse et Nawal sont en troisième et je n'ai pas de classe de troisième ; je n'ai pas su tout de suite qu'elles s'appelaient ainsi, « Ayse et Nawal » : elles furent jusque tard dans l'année, pour moi, « les deux gamines qui font chier Robert ».

Mais M. Robert jamais ne les fout à la porte, allez comprendre.

2

Un jour, je cherche une salle à l'étage des cours de langues. Comme je suis un peu perdu, j'interpelle Nawal qui passe par là. Je dis :

« Dis-moi, Nawal, je cherche la salle d'allemand, tu pourrais me l'indiquer ?

– Alors ça ! répond-elle, ça fait... quoi ? six mois que vous êtes là, et vous ne savez pas où se trouve la salle d'allemand ! Ben c'est du propre ! Je vous félicite pas. Vous avez de la chance, qu'elle ajoute, c'est ma route, suivez-moi. »

Une liste de noms de professeurs et d'élèves est affichée sur la porte de la salle d'allemand. Nawal réalise en la lisant que le sien y figure, que le mien y figure aussi, et que je vais évaluer son oral. Elle se tourne vers moi et, avant de m'ouvrir la porte pour me laisser entrer, glisse :

« Vous vous rappellerez que je vous ai aidé à trouver votre route, hein... »

3

Nawal parle bien, mais semble n'avoir pas l'habitude de surveiller ce qu'elle dit. Elle s'arrête parfois au milieu d'un mot, et l'on dirait qu'elle se demande si ce n'est pas la première fois qu'elle le prononce. Elle hausse les épaules en nous regardant après un autre qui sonne étrangement à ses oreilles, et sourit, comme s'il s'agissait de dire : « Voyez, il était difficile, celui-ci ! Mais ce n'est pas de ma faute. » Elle me jette un drôle de regard, et je crois qu'elle se demande si c'était une bonne idée de se moquer de moi.

Nawal est face à nous pour nous parler de son stage : elle a passé une semaine dans un centre aéré où elle a enseigné le basket à de jeunes enfants, enfin, des plus jeunes qu'elle. Elle en joue, du basket, elle est forte, d'ailleurs, elle arbitre même des matchs. Elle prend un ton presque docte pour nous en parler et dit beaucoup « voilà, je vous explique ».

Lorsqu'elle entre dans les détails, c'est assez confus : c'est qu'elle n'explique pas assez ; tout lui semble plutôt clair, à elle, et ce qui l'est le plus à mes yeux, c'est que ceux de Nawal sont bel et bien faits pour regarder des ballons.

4

Un autre jour, j'assiste à la réunion parents-professeurs aux côtés du professeur d'EPS, qui est le professeur principal de ma classe de cinquième. Il parle de tout, je parle du reste. J'acquiesce lorsqu'il le faut puis je dis : « En ce qui me concerne... » Voilà qu'il congédie Arthur et ses parents ; Abdelkrim attend sagement à l'entrée de la salle. Il est venu avec son père et sa sœur ; sa sœur, c'est Nawal.

Abdelkrim est un gosse gauche, timide et plutôt bon élève : la discussion s'annonce cordiale. Il est toujours amusant, après avoir passé quelques mois avec une classe, de rencontrer les parents de ses élèves et de

reconnaître çà et là une intonation, un tic de langue, un accent, un vêtement.

Le père s'assoit puis autorise ses enfants à le faire. D'ordinaire, les enfants s'assoient sans attendre ou après qu'un professeur leur a dit : « Asseyez-vous. » Mais Abdelkrim et Nawal attendent que ce soit leur père qui le leur dise. Il a des airs de vieux chibani, le père ; il porte la moustache grise et très épaisse, ses épaules sont larges sous son veston gris. Il a des airs à nourrir les pigeons sur des bancs de bord de fleuve, mais il n'a pas le regard à ça.

Nous avons sous les yeux le bulletin d'Abdelkrim : c'est sérieux, régulier, appliqué ; de petites maladroites çà et là ; un très bon comportement. Le bulletin passe de main en main : celles du professeur d'EPS, les miennes, celles d'Abdelkrim et de son père ; l'œil sévère du père le décrypte. Il remue la tête de droite à gauche puis, tout à coup, claque ses deux mains sur le bureau.

« Cet établissement, c'est n'importe quoi ! » lâche-t-il.

Le professeur d'EPS ne sait pas quoi répondre ; je ne sais pas quoi penser.

Il reprend :

« Abdelkrim a de bonnes notes, forcément, avec ce que vous lui faites faire. À son âge, chez les pères, au Maroc, on lisait Alexandre Dumas, Victor Hugo. C'est n'importe quoi, ce que vous lui faites étudier, c'est n'importe quoi ! »

Un vent glacial se faufile entre les rangées de tables et je suis moi-même un peu soufflé : c'est que je ne

m'attendais pas à ça. Abdelkrim sourit naïvement, les yeux baissés. Nawal baisse également les yeux ; dans une drôle de mimique gênée, elle se retourne les lèvres vers l'intérieur de la bouche et ça lui creuse les joues.

« Abdelkrim est plutôt bon élève, et Victor Hugo n'est pas au programme en cinquième : on voit les fabliaux, on voit le roman d'aventure...

– C'est n'importe quoi, qu'il me coupe en remuant la tête, c'est n'importe quoi...

– Vous comprenez bien que je ne décide pas du programme. »

Au mot « programme », il lève les yeux au ciel.

Il sort du sac de son fils son cahier de français, le plaque sur la table et l'ouvre. C'est un cahier propre et bien tenu ; les leçons sont consciencieusement copiées et l'écriture d'Abdelkrim, un peu gauche et plutôt épaisse, les rend agréables à l'œil.

« Mais regardez-moi ça ! Non mais regardez-moi ça ! À son âge, chez les pères, on m'aurait fait copier tout ça, encore et encore, jusqu'à ce que ce soit lisible !

– Abdelkrim n'est qu'en cinquième, dis-je encore, et... et moi je trouve que ce n'est pas si mal écrit que ça.

– Non, c'est très mal écrit. Vous ne vérifiez pas les cahiers de vos élèves, voilà tout. C'est très mal écrit, c'est... »

Nawal relève les yeux du sol et nos regards se croisent ; le sien est un regard compatissant, gêné, et qui s'excuse presque. Le père continue de parler, il est en colère. Il

sort l'agenda de son fils, en tourne les pages, et râle : on ne lui donne pas assez de travail. Il dresse une liste de reproches, puis une liste des reproches qu'on ne peut pas faire à l'éducation que lui-même a reçue.

« Vous comprenez bien que j'ai donné une lecture aux élèves et que...

– Abdelkrim l'a terminée.

– C'est très bien, c'est justement le travail demandé.

– Donnez-lui plus de travail. Il faut qu'il travaille plus que ça. Au Maroc, il travaillerait plus que ça. »

Abdelkrim n'est pas le genre de gosse dont on peut dire qu'il a des facilités ; on peut presque voir, lorsqu'il réfléchit, la sueur poindre sur son front.

« Il travaille déjà beaucoup.

– Pas assez. »

L'ambiance devient électrique. Le père campe sur ses positions et d'autres parents attendent dans le couloir. Le professeur d'EPS tente de changer de sujet et lance une conversation comme on lancerait un ballon :

« Oh, Nawal, où en es-tu de ton inscription en section sportive ? Est-ce qu'on t'a envoyé le dossier ? »

Nawal aime le basket ; mais c'était une passe en arrière et Nawal regardait ailleurs.

« Section sportive ? gronde le père.

– Euh, bafouille Nawal, mais si, tu sais...

– Section sportive ? gronde encore le père. Qu'est-ce que c'est que ces histoires de section sportive ? Qu'est-ce que c'est que ça, Nawal ?

– Mais si, dit-elle avec l'air de celle qui est engluée, mais si, tu sais, j'en ai parlé à maman.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Elle fait des gestes avec les bras pour expliquer ce qu'elle ne parvient pas à dire autrement. Peut-on mentir avec ses bras ?

« Bon, tu sais quoi, Nawal ? coupe le professeur d'EPS, qui doit avoir l'habitude de tendre des perches aux enfants qui se noient. Je t'enverrai le dossier par mail. »

Mais, comme elle faisait des gestes avec les bras, Nawal rate la perche et la prend dans les dents.

« Par mail ? tonne le père. Depuis quand tu as... ?

– Je n'ai pas d'adresse mail, monsieur, fait Nawal.

– Depuis quand tu as une adresse mail, Nawal ? gronde le père.

– Vous pouvez me l'envoyer à moi, monsieur », dit Abdelkrim.

Le père fusille Nawal du regard. La discussion s'est coupée : lorsqu'elle prend ce tour-là, il est inutile d'espérer débattre. La pédagogie n'a pas forcément la même forme selon qu'elle s'exerce à l'égard des élèves ou de leurs parents. Abdelkrim griffonne son adresse mail sur un bout de papier. Le père ne parle plus. Nawal ne lui aurait rien dit de son inscription en section sportive ? J'imagine que ce n'est pas le moment d'en parler.

La silhouette de la mère de la petite Aude apparaît une demi-seconde dans l'entrebâillement ; le professeur

d'EPS lui dit: « Je vous reçois tout de suite » et dit au père d'Abdelkrim :

« Je vais devoir vous laisser, monsieur. »

Le père se lève en pestant et ses enfants le suivent sans un mot. Nawal se retourne pour nous faire un petit signe de tête.

La mère de la petite Aude était la dernière de la file d'attente et l'entrevue ne dure pas. Je m'en retourne en salle des professeurs pour me servir un café et, tandis que je repense aux reproches du père (ils sont en travers de ma gorge et le café les dissout), Nawal frappe à la porte, qui est entrouverte, puis la pousse doucement.

« Nawal ?

– Tenez, dit-elle en me tendant un bout de papier plié, c'est mon adresse mail, vous la donnerez au professeur de sport, qu'il m'envoie le dossier. »

Et en pensant à la manie qu'elle a de faire chier les adultes, alors qu'elle s'en va en courant dans les couloirs, sûrement pour rejoindre son père qui doit l'attendre sous sa moustache sévère, en repensant à tous ceux dont elle se moque dont moi, j'espère qu'elle continuera, longtemps encore, de tous les faire chier.

J'aime flâner au collège lorsque je n'ai pas cours : boire un café en salle des professeurs où les copies

s'accumulent, passer au CDI voir ce qu'il s'y trame, aller m'asseoir dans le bureau de la CPE pour y voir défiler les élèves en retard, les élèves exclus, et le ballet des surveillants qui collectent les billets d'absence. Depuis le bureau de la CPE, on peut, collé aux larges fenêtres, regarder les élèves qui, dans la cour, ne font rien mais avec beaucoup de sérieux, comme si ne rien faire était très important – ça l'est probablement. Ils marchent d'un portail à l'autre, font demi-tour à des endroits incongrus, les groupes fusionnent puis se séparent encore sans logique apparente. Les élèves vont par grappes : des grains se décolent puis se rattachent ailleurs, c'est très moléculaire, ça vous fait des atomes. « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », dit la phrase que le professeur de sciences a accrochée au-dessus de sa porte ; mais si l'on ne perd rien à marcher sans but quand on a 13 ans, que transforme-t-on ?

Des coups frappés à la porte du bureau de la CPE me tirent de mes pensées : la silhouette un peu rabougrie du père d'Abdelkrim et de Nawal apparaît. Il nous serre la main, ramène doucement la sienne contre son cœur, puis s'assoit sur une chaise libre, de cette manière qu'ont les hommes endoloris de poser d'abord leurs mains sur leurs genoux puis leurs fesses sur la chaise, comme pour atténuer le choc. Il vient chercher Nawal, dit-il, qui a eu des ennuis avec une camarade. On l'a appelé, il n'avait pas prévu ça. Comme s'il avait besoin de ça, qu'il ajoute en râlant comme le font les vieilles dames lorsque la

pluie tombe un jour de marché. C'est qu'il y a eu du gruge, vous savez, la veille, au pied de son immeuble ! Il dit encore que les jeunes sont violents et qu'il ne s'y fait pas. Ses mains sont sur ses genoux et son veston est bien boutonné.

Il dit que ses enfants voient la violence et que c'est tout de même un monde, que la police ne fait rien. Il dit que les jeunes ont des armes et que les jeunes au Maroc n'en ont pas ; qu'au Maroc, ça ne se passerait pas comme ça : on vous fout tout ça au trou et ça vous passe l'envie de faire le malin. Il dit que c'est n'importe quoi, n'importe quoi ! Il parle du Maroc, de son éducation chez les pères, du respect qu'on ne lui montre pas assez. Il hoche la tête en me regardant fixement, comme pour m'enjoindre à acquiescer avec lui. Il passe continuellement la main dans sa moustache grise et parle comme la pluie tombe : doucement et en vous donnant froid.

Il dit qu'il est là depuis longtemps mais, vraiment, qu'il a du mal à s'y faire ; que sa fille lui pose des soucis, mais qu'il lui faudrait presque une autorisation pour la gifler et qu'il a du mal avec ça. Il dit que je ne peux pas comprendre ; il dit à la CPE qu'elle sait, elle, qu'au Maroc, ça ne marche pas comme ça. La CPE dit que non, elle ne sait pas, et je me dis qu'il présume un peu vite.

Il dit qu'il ne veut pas que sa fille sorte, parce qu'on sait tous ce que font les filles lorsqu'elles sortent. Qu'il ne veut pas la retrouver, enfin... il ne finit pas sa phrase et je me dis encore qu'il présume un peu vite. Il dit qu'il est

RAPPELER LES ENFANTS

là depuis longtemps ; il dit qu'il a du mal à s'y faire mais que, de toute manière, il ne sait pas pourquoi il nous dit tout ça car, de toute manière, sa décision est prise : la famille rentre au pays.

C'était à la fin de l'année ; j'ai changé de collège ; je n'ai plus revu Abdelkrim et Nawal.

Je ne sais pas s'ils sont rentrés au pays, mais je sais que, pour « rentrer au pays », il faut en être un jour parti.

Si, quelque part un jour au Maroc, Nawal ne fait plus de sport et Abdelkrim lit Dumas sans rien y comprendre et qu'ils ont du mal à s'y faire, j'espère qu'ils reviendront au pays : en France.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 142008 ()
Imprimé en France

